

## AVANT-PROPOS

Nos ancêtres – non pas les Gaulois – avaient des cheveux crépus, le corps mince et marchaient pieds nus.

Ils vivaient disséminés sur des collines dans des huttes rondes et enfumées, enfouies au milieu de forêts vertes de bananeraies.

L'histoire – la nôtre – rapporte leurs faits de guerre ; ils la livraient armés de grandes lances, d'arcs et de flèches. Les chroniqueurs de l'époque nous racontent ces épopées : des victoires, beaucoup de victoires et presque jamais de défaites !

En temps de paix, les uns cultivaient la terre avec la houe ovale, d'autres, appuyés sur de longues lances, contemplaient brouter un cheptel aux longues cornes.

Tous rendaient un culte à Kiranga, cultivaient celui de l'hospitalité envers l'étranger et le voyageur et se rendaient volontiers des visites. Ils se nourrissaient de patates douces, de colocases, de bananes, de haricots, de pâte d'éleusine et buvaient du vin de banane ou de la bière épaisse de sorgho.

Bien entendu, ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants que le courant des temps, sur des eaux teintées au gré des époques, continue à charrier suivant le caprice du destin, ballottant les uns, coulant ceux-ci, berçant ceux-là, pour finir par les déposer tous sur la rive fatale.

## I

« Mon enfant, dit la voix, veux-tu ranger ce récipient, de peur que Rwama-nyama<sup>9</sup> ne le réduise en miettes en rentrant. »

Elle était lasse et faible, la voix. C'était celle des humbles et des résignés habitués à se courber et à supplier. La voix de ceux que le sort a tellement assujettis qu'ils ne se départissent pas du ton de la prière même en s'adressant à leurs enfants.

La fillette – d'une douzaine d'années – fut immédiatement sur pied et suspendit laalebasse contre la paroi en joncs tressés, cloison mitoyenne entre ce qu'on pourrait appeler le vestibule et le foyer de la hutte.

Elle retourna aussitôt s'agenouiller derrière la meule, grosse pierre plate à surface lisse, installée en position légèrement inclinée à l'entrée de la hutte, seul endroit visité par la lumière du jour d'où était possible l'opération de moulage à laquelle elle était appliquée.

Les deux mains de la petite plongeaient dans un panier disposé à sa gauche, en ramenaient une certaine quantité de sorgho préalablement soumis au rouillage, qu'elle déposait tout contre le bord supérieur de la meule. Se saisissant ensuite de l'ingasire<sup>10</sup> à pleines mains, elle entreprenait l'opération de broyage du grain.

Ses bras nus et maigres faisaient aller et revenir l'ingasire sur la meule, écrasant à chaque voyage le grain qu'elle laissait judicieusement s'insinuer entre les deux pierres.

Le buste suivait le rythme des bras et imprimait à son tour un mouvement d'encensoir à la médaille en nickel de la Sainte Vierge retenue à son cou par une ficelle, laquelle – éternelle et précoce coquetterie féminine – portait en enfilade quelques grains verts et rouges de verroterie.

Les gestes révélaient une pratique déjà rodée aux durs travaux domestiques, la mère de la petite Nkima n'avait guère de soucis à se faire quant à la finesse de la

---

<sup>9</sup> Nom du taurillon ; littéralement, « le bagarreur ».

<sup>10</sup> Petite meule courante en forme de coussinet.

farine dont le moulage était en cours. En un tas grisâtre, cette farine s'amoncelait dans la partie déclinée de la pierre, en attendant qu'à intervalles réguliers un coup d'ingasire la projette sur un van, placé à l'embouchure de la meule pour la récolter.

La petite meunière, tout à son travail, tenait sa tête légèrement et gracieusement penchée d'un côté et, comme pour se donner de l'entrain, fredonnait un air pour lequel le balancement de son corps battait la cadence, trouvant dans le raclement de la meule un accompagnement fortuit d'un heureux effet.

– Ce sera bientôt la fin du jour, dit encore, du fond de la hutte, la voix de tout à l'heure. Il te faudra aller chercher de l'eau à la source avant que le bétail rentrant des pâturages ne la rende boueuse. Munis-toi également de la grande cruche, Benedikto ne doit pas tarder à rentrer et puisque c'est sur son chemin, il la remontera.

Avec promptitude, la fillette se redressa. D'un geste machinal, elle rajusta autour du buste l'unique pièce d'étoffe dont elle était drapée. Se saisissant ensuite d'une calebasse et d'une cruche, elle dévala la colline au pas de course jusqu'à la source, égayant le chemin avec sa vivacité et un air de chanson.

À la source, elle se mit immédiatement à remplir les deux récipients, planta une palme de fougère dans la gorge de la cruche pour empêcher le débordement de l'eau durant le transport, et puis entreprit de faire une ablution en attendant l'arrivée de son frère. Ce dernier, comme l'avait prédit sa mère, ne tarda pas à apparaître et, à la vue de sa sœur et de la cruche pleine d'eau, il sut immédiatement qu'elle était venue à son attente avec le récipient, lui épargnant ainsi la peine de faire deux fois le chemin de la source.

À l'exemple de sa sœur, il se débarbouilla et guetta ensuite l'arrivée d'un passant qui l'aiderait à charger la cruche sur sa tête, car la petite n'avait ni la force ni la taille pour le faire. Au bout de quelques instants, un homme survint et lui rendit ce petit service. Le frère et la sœur remontèrent la colline aussitôt.

Comme ils n'avaient rien à se dire, la petite se remit à son fredonnement jusqu'à leur arrivée à l'enclos. La mère s'empressa d'aider Benedikto à décharger la cruche, tandis que l'enfant disposait de son côté la lourde calebasse dans un recoin de l'habitation.

– Ceux de là-bas vous saluent, dit alors le garçon après avoir déposé et calé la cruche derrière le paravent.

La mère posa alors quelques questions concernant la famille de son beau-frère, chez qui Benedikto avait été envoyé en visite depuis le matin.

Outre de la santé des gens, elle s'enquit de l'état de leur génisse, Yabizima<sup>11</sup>, mise en gardiennage chez Rukundo<sup>12</sup>, l'oncle de ses enfants.

La visite que Benedikto venait de rendre à ce dernier avait d'ailleurs pour principal objet le règlement d'une question semblable : le jeune homme était chargé de demander à l'oncle de consentir à prendre également chez lui le taurillon Rwamanyama, gardé jusqu'alors à Gatwaro. Le taurillon en question commençait à atteindre une taille remarquable, se signalant ainsi dangereusement à l'attention des visiteurs nocturnes. La prudence commandait de le mettre en sécurité, une sécurité d'ailleurs toute relative, car les voleurs de bétail étaient devenus, ces derniers temps, d'une hardiesse inouïe, allant jusqu'à considérer leur pratique comme un sport. Dans cet état de choses, il était évident qu'un rugo<sup>13</sup> sans un homme dans la force de l'âge constituait une cible trop tentante pour les professionnels de ce métier.

On l'a sans doute pressenti, ce foyer était sans son « homme ». La mort du maître du logis – umuhisi, « celui qui est passé » – dont par vénération on ne prononcerait plus le nom en famille, était survenue quelque trois ans auparavant. Une foudroyante dysenterie l'avait emporté alors qu'il se trouvait au loin, réquisitionné avec d'autres « contribuables » pour des travaux d'aménagement d'une piste.

Il avait quitté la maison un matin, muni, pour toute provision, d'un petit paquet de haricots secs et de quelques carottes de manioc. Quelques jours plus tard, son équipe s'en revenait sans lui, rapportant la houe du disparu. Celle-ci avait été remise à sa femme par l'un de ses compagnons de corvée chargé d'annoncer la triste nouvelle. Le messager, comme pour consoler la veuve, avait précisé qu'ils avaient « conservé » l'homme dans un cimetière béni d'une succursale-école<sup>14</sup> de la mission.

D'autres deuils s'étaient ultérieurement abattus avec la même froide cruauté sur le reste de la famille, la réduisant aux trois éléments succinctement esquissés, plus un diabolin de bout d'homme, Yohani, qui partageait ses journées entre la

---

<sup>11</sup> Yabizima : nom de la génisse ; suggère la vie, la fécondité.

<sup>12</sup> Rukundo : littéralement « Amour ».

<sup>13</sup> Ou kraal : enclos entourant la maison d'habitation ; maisonnée.

<sup>14</sup> Succursale-école : école rurale dépendant d'une mission, où pouvait être célébrée la messe du dimanche moyennant déplacement sur place d'un des prêtres attachés à la mission.

compagnie des chèvres sur les coteaux et l'école de la mission où il apprenait des rudiments de catéchisme, d'écriture et de calcul.

\*  
\* \*

Benedikto traversait à l'époque une phase délicate : il se transformait en jeune homme.

Quant à sa mère, elle assistait à ce phénomène, partagée entre l'espoir et une certaine inquiétude. L'espoir naissait de la perspective d'un proche soulagement : bientôt, dans quelques années, le jeune homme prendrait la responsabilité de la propriété et ferait flotter le sentiment de quiétude et de respectabilité que produit la présence d'un homme au sein d'un foyer.

L'inquiétude, quant à elle, pointait de manière sourde mais persistante, au souvenir de la mort insatiable qui leur avait déjà porté de si rudes coups. Sa faux pouvait encore entrer en action, et faucher ce frêle plant. D'autre part, cette inquiétude se justifiait puisqu'en grandissant, son fils devenait fatalement la proie des recruteurs pour les corvées imposées par l'administration de l'époque. La condition de contribuable lui rappelait cruellement les circonstances dans lesquelles son homme était parti : elle était naturellement portée à redouter le même sort pour son rejeton.

Certes la mort prématurée n'était pas inéluctablement attachée au statut du petit contribuable, mais ce dernier comportait une telle somme de peines qu'elle brisait les énergies les mieux trempées.

Elle était donc sûre que là où d'autres voyaient l'épanouissement d'un homme, le Kirongozi<sup>1</sup> Kariyo, lui, n'attendait que l'apparition d'un contribuable. La pauvre veuve avait un net pressentiment que ce personnage n'allait pas tarder à se manifester.

Et de fait, quelque temps après, l'inévitable se produisit :

– Accueillez-nous, braves gens !

Ces mots, précédés d'un double raclement de la gorge pour s'annoncer, étaient lancés par Kariyo, le Kirongozi. Insidieusement, il dépassa les deux piliers encadrant l'entrée de l'enclos, et comme personne n'avait encore répondu à la

---

<sup>1</sup> Kirongozi – au pluriel birongozi : fonctionnaire du plus bas échelon chargé de la collecte des impôts ou des offrandes aux autorités, et du recrutement de la main-d'œuvre destinée aux « travaux d'intérêt public » organisés par l'administration coloniale.

manœuvre qu'il avait esquissée pour signaler sa présence, il émit à nouveau deux toussotements et répéta la formule de salutation. De l'intérieur de la hutte, la voix lasse que l'on connaît déjà rendit la salutation, et lorsque le visiteur enchaîna par la traditionnelle réplique et demanda s'il y avait de quoi retenir un hôte, elle répondit de même par une formule d'usage :

– Nous allons chercher !

L'homme se tenait déjà devant le seuil de la hutte, attendant d'être invité à y pénétrer. Ce fut fait quelques instants plus tard, après que l'hôtesse eut étendu une natte neuve dans l'entrée de la hutte et disposé en son centre le tabouret sur lequel devait trôner Kariyo, tandis que la maîtresse de maison et sa fille restaient derrière la cloison.

La conversation débuta par l'échange des nouvelles sur l'état des cultures, les méfaits des voleurs et d'autres sujets passe-partout. Cependant la mère de Benedikto se doutait bien de la manœuvre du Kirongozi : en attendant de révéler l'objet de sa visite, ce dernier cherchait, avant tout, à se faire offrir à boire, réservant les choses désagréables pour la fin de la visite.

Pour la veuve, il n'y avait pas d'autre choix que de jouer son rôle d'hôtesse :

– Nous avons un peu de boisson que nous destinions à une cérémonie, je ne sais pas si elle est assez bonne, peut-être pourriez-vous essayer d'en prendre une gorgée.

La réponse à cette proposition ne pouvait être que celle que l'on devine !

On le servit comme un hôte de marque : la petite, un genou en terre, présenta la boisson dans un vase fin, coincé dans un travail de vannerie de bonne texture. La paille que l'on présenta au Kirongozi pour siroter la boisson avait encore des nœuds aux deux bouts, délicat témoignage de considération pour le visiteur à qui on n'osait pas mettre entre les mains un matériel déjà en service. Et Kariyo but. Il ne prit pas seulement une gorgée de la boisson, mais, péchant contre la bienséance, il but à longs traits et expédia avec une choquante rapidité le premier service.

L'hôtesse, comme tout le monde, connaissait la capacité du Kirongozi en matière de consommation de boissons alcoolisées. Aussi faisait-elle regarnir régulièrement le vase dès que le niveau de la bière baissait, espérant par cette ration généreuse distraire le visiteur et l'amener à oublier de parler du sujet redouté.

Peine perdue. Entre deux gorgées de la bonne bière, Kariyo demanda :

– Benedikto est-il ici ?

– Non, lui répondit-on, il est allé donner un coup de main au voisin qui refait son enclos.

Cette réponse, vraie en ce qui concerne l'emploi du temps de Benedikto, était une erreur tactique de la part de sa mère, car elle servit les plans du Kirongozi, lequel ne rata pas cette occasion pour marquer un point :

– Il est vrai, dit-il, qu'il est déjà en âge d'accomplir avec efficacité des travaux d'homme.

– Oh non ! interrompit vivement la mère, subitement consciente de sa maladresse, Benedikto est réellement un enfant « d'hier ».

– Je le sais bien, dit hypocritement l'autre, mais ce n'est pas l'avis du Sous-Chef qui, à plusieurs reprises, m'a déjà fait des remarques à propos de votre fils. Croyez-moi, respectable mère, c'est par égard pour vous et pour l'umuhisi que je suis parvenu à éviter l'enrôlement de Benedikto.

– Nous vous savons gré de cette délicate attention, mais je le répète, Benedikto est encore un enfant, un gamin même incapable de se rendre utile dans les petites besognes de la maison.

Elle soupira et enchaîna tristement :

– Évidemment, le malheur veut qu'on ne considère jamais l'âge de nos enfants : dès leur sevrage, ils sont voués à des corvées déprimantes.

En alléguant l'inefficacité du concours de Benedikto dans les travaux domestiques, sa mère commettait une grosse entorse à la vérité dans l'espoir d'ébranler l'intention du Kirongozi de l'enrôler dans la troupe des « contribuables ».

Kariyo, pourtant, ne releva ni cette plaidoirie peu convaincante ni l'amère réflexion qui la complétait. Il continua tranquillement de flatter son gosier avec le flux de la bonne boisson, sans se soucier du fait qu'avec délicatesse, on lui avait laissé entendre la destination de cette réserve de bière.

Mais finalement il rentra chez lui. Il n'avait formulé aucune suggestion précise concernant Benedikto. L'échéance était remise. Elle était remise, mais la veuve ne se faisait pas beaucoup d'illusions ; cela ne pouvait pas durer longtemps et d'un Kirongozi, elle ne pouvait attendre ni complaisance ni comportement humain.

Elle n'était pas seule dans son jugement sur le personnage. Au sein de l'administration d'alors, monstre à deux têtes, où le colonial se juxtaposait au féodal en même temps qu'il le patronnait, le Kirongozi apparaissait à tous comme un épouvantail. Officieusement, il était l'adjoint du Sous-Chef, mais l'administration dirigée par les Blancs ne le reconnaissait pas et, par conséquent, ne le rétribuait pas. Il relevait donc de la seule autorité du Sous-Chef, qui le nommait suivant des critères flous, mais principalement basés sur le zèle du candidat à offrir des petits et grands cadeaux. Le Kirongozi restait donc essentiellement un courtisan du Sous-Chef avec

tout ce que cela comporte de latitude. Mais en plus, il exerçait, pour le compte de son suzerain, le rôle de planton-policier-régisseur, cette triple activité ayant pour terrain d'application une circonscription bien déterminée : la sous-chefferie.

Il était bien entendu hors de propos pour l'heureux bénéficiaire de ce sous-fief de troisième ordre de prétendre réclamer de son suzerain une rémunération quelconque. Tout au contraire, il était vivement recommandé au Kirongozi de maintenir, sinon d'intensifier, la cadence des offrandes afin de conserver ses fonctions. Ce qui était également sous-entendu, c'est la latitude laissée au Kirongozi pour trouver quelque part la réparation de l'oubli de rémunération dont il était victime de la part des deux administrations. Il s'en tirait en pressurant du mieux qu'il pouvait les contribuables de la sous-chefferie, une tactique peu commode étant donné le caractère hétérogène de la masse des administrés.

Dès lors, pour parvenir à rentabiliser son métier, le Kirongozi devait adopter une attitude de caméléon, tantôt rampant, doux, ou lâche, tantôt tracassier, selon les cas. Toutes ces facettes composaient, en fin de compte, le portrait d'un monstrueux personnage, unanimement détesté.

La veuve avait ce portrait bien en tête, et elle ne pouvait manquer d'en tirer les conclusions logiques : le courtisan tenait là une occasion de se signaler à son maître en contribuant à sa paye – le salaire du Sous-Chef étant proportionnel au nombre de contribuables recensés dans sa région – et il n'allait pas la rater. De plus, la victime ne semblait être ni de taille à se défendre ni assez riche pour faire le poids dans les intérêts mis en balance. La mère de Benedikto attendait donc d'un jour à l'autre la fatale signification de l'ordre d'enrôlement de son fils.

Cela ne tarda guère. Un jour du premier mois de l'année, et pas par hasard, Kariyo avait rencontré le jeune homme :

– Tout le monde est-il en bonne santé chez vous ? avait-il dit en guise d'entrée en matière.

– Oui, répondit Benedikto.

– Bien des jours ont passé sans qu'il me soit possible de rendre visite à votre respectable mère. Voulez-vous l'informer de mon passage pour la fin de la semaine ?

L'astucieux Kariyo laissait ainsi une marge assez grande entre le jour de l'annonce du message et celui du rendez-vous, afin de donner à la veuve le temps de se mettre en frais pour s'approvisionner en boissons alcoolisées, ou même, sait-on jamais, vu que l'importance de la visite n'échappait pas à la femme, celle-ci ne pourrait-elle pas mettre un prix plus consistant dans le marchandage, par exemple l'une de ces grasses chèvres qui se trouvaient en gardiennage chez son beau-frère ?



Au jour dit, Kariyo vint.

Le cérémonial de la réception était en tout point pareil à celui de la précédente visite : la fillette présenta la boisson, tandis que la mère restait invisible derrière la cloison.

– Je suis ennuyé, mais je crains de ne pouvoir différer davantage la présentation de Benedikto chez le Sous-Chef, car ce dernier l’a remarqué lui-même et estime à deux ans au moins le retard de son enrôlement.

Kariyo avait annoncé cette fâcheuse décision, dès l’attaque du troisième bol que venait de lui présenter la petite Nkima.

La veuve ne se crut pas autorisée à relever son hypocrisie, car d’une part, Kariyo n’était nullement contrarié par la présentation de Benedikto chez le Sous-Chef, et de l’autre, Masabo, le Sous-Chef, ne pouvait avoir émis de remarque au sujet de l’enfant, ne l’ayant jamais vu.

Comme s’il devinait la mise en doute de ses paroles, Kariyo avait immédiatement enchaîné :

– Les autorités ont l’œil qui voit loin et sont au courant de tout. Sans doute un voisin ou quelque autre personne aura-t-elle signalé Benedikto auprès de mon maître, lequel évidemment a déversé sur moi une avalanche de colère. J’ai eu beau dire que l’enfant était encore trop jeune et, de surcroît, orphelin de père, pour toute réponse j’ai reçu l’ordre de le présenter incessamment.

Ce torrent de contre-vérités teintées de fausse pitié mettait la veuve en situation de suppliciée.

Et Kariyo, bien que conscient du rôle de bourreau qui était le sien en l’occurrence, ne montrait aucune disposition à donner du répit à ses victimes en les quittant. Sans le moindre scrupule, il continua à se délecter de la bonne bière dont ses hôtes n’osaient pas suspendre le service.

– Je le protégerai, disait-il encore, même si, comme je le crains, le Sous-Chef décide de le faire inscrire dans le grand registre, il ne sera jamais soumis à de dures corvées.

La promesse avait la valeur de celle du boucher à la bête qu’il mène à l’abattoir. Avant de se retirer, Kariyo avait précisé le jour de la prochaine rencontre fixée au lundi suivant.

\*  
\*   \*

Le soir de ce lundi, à l'heure de la rentrée du bétail au kraal, Benedikto regagna le logis. Il avait passé toute la journée assis dans un coin de l'avant-cour du Sous-Chef, en compagnie de six autres jeunes gens venus pour le même but.

– Ainsi, demanda la mère, tu es en possession de ce sinistre livret ?

La voix, d'habitude mélancolique, trahissait une note accrue d'accablement.

– Non, je ne l'ai pas...

À cette réponse, un sursaut fit frémir la mère ; elle crut au miracle. Était-il possible que le Sous-Chef ait décidé de surseoir à l'enrôlement de Benedikto ? Elle dut déchanter. En effet, elle avait réagi trop rapidement sans attendre la fin de la phrase. Le fils continua :

– Je ne l'ai pas, je dois me représenter demain, car le clerc qui tient les registres d'enrôlement n'était pas là !

Le lendemain et les trois jours suivants de cette semaine, le clerc était toujours absent. Durant cette attente, les jeunes gens, qui tous les matins devaient se trouver au rendez-vous, furent occupés à de menus travaux gratuits pour le compte du Sous-Chef. C'était en quelque sorte un entraînement à l'imminente condition de « contribuable » qui allait être la leur.

\*  
\* \*

L'oncle Rukundo, mis au courant de la décision prise à l'égard de son neveu – chose à prévoir –, s'était aussitôt mis en campagne pour accrocher le Kirongozi afin de le dissuader de présenter le garçon chez le Sous-Chef. En vain. Il ne le vit pas pour la bonne raison que Kariyo, de son côté, faisait tout pour éviter cette rencontre. Alors, Rukundo prit le parti d'essayer de court-circuiter le Kirongozi en allant directement solliciter la grâce du sursis pour son neveu auprès du Sous-Chef en personne.

Il s'y rendit le lundi, le jour-même du premier rendez-vous fixé par le Kirongozi à Benedikto, apportant pour la circonstance une énorme cruche de bière de sa meilleure préparation.

Aux serviteurs qui réceptionnèrent le cadeau, il demanda de présenter ses respects au Sous-Chef et de solliciter en même temps pour lui une audience.

Kariyo était également là. Cependant Rukundo n'eut pas davantage la chance de s'entretenir avec lui. La haute palissade qui séparait l'avant-cour de la hutte du

Sous-Chef permettait au Kirongozi de se dérober facilement à la vue de Rukundo, car le courtisan devinait la raison de la présence de l'oncle de Benedikto.

En fin de matinée, un serviteur appela Rukundo dans un coin de la deuxième cour et le pria de kurogora<sup>2</sup>.

Le hasard voulut que le deuxième bol de boisson servi à Rukundo fût présenté par un de ses amis. Heureuse coïncidence. Aussi ne manqua-t-il pas de l'inviter à le partager avec lui. Ce geste était une bonne tactique, car à défaut d'aide directe dans sa démarche, l'homme de la place pouvait lui fournir quelques renseignements précieux, ne serait-ce que sur l'humeur du maître ce matin-là.

– Pourriez-vous m'assurer si on m'a annoncé auprès du Sous-Chef, avait aussitôt demandé Rukundo à son compagnon ?

– Certainement, la commission a été remplie. Le maître a d'ailleurs « reconnu votre doigt »<sup>3</sup> lorsqu'il a goûté à la boisson que vous avez apportée.

Cela mit à l'aise Rukundo de savoir que son cadeau avait été apprécié ; c'était de bon augure.

– Pensez-vous qu'il se souvienne encore de l'audience que j'ai sollicitée ?

– Là-dessus je ne saurais vous répondre, dit le valet, donnez-moi le temps d'aspirer encore une gorgée, après quoi j'irai le voir et lui rappeler éventuellement votre requête.

Rukundo sut gré à cet homme qu'il trouva fort aimable ; malheureusement quand il revint, c'était pour lui annoncer la sortie inopportune du Sous-Chef pour on ne sait quel contrôle de travaux.

– C'est bien ennuyeux, dit Rukundo, je devais le voir au sujet de mon neveu. Le Kirongozi Kariyo l'a amené pour le faire inscrire dans le grand registre noir. C'est inhumain ! Il faut le voir mon neveu. C'est un enfant né « tout juste hier ».

– Ah ! C'est à ce propos que vous vouliez voir mon maître ? L'idée est excellente, bien sûr ; il est toujours bon de solliciter l'intervention des autorités. Cependant, si j'étais vous, j'aurais essayé de m'arranger d'abord avec le Kirongozi.

– Précisément, c'est ce que j'ai vainement tenté de faire ; mais impossible d'accrocher le bonhomme.

---

<sup>2</sup> Kurogora : accomplir le rite consistant à boire le premier de la boisson que l'on apporte en offrande, comme pour assurer ses hôtes de l'innocuité de celle-ci ; littéralement, « enlever le poison, désintoxiquer ».

<sup>3</sup> Reconnaître le doigt (du brasseur) : expression transposée directement du kirundi ; dans le contexte du passage en question, elle signifie que le maître avait reconnu le brasseur.